

BURKINA FASO – MONIQUE ILBOUDO : PORTRAIT D'UNE FEMME DE PLUME ENGAGÉE ET IMPLIQUÉE

Universitaire et femme de lettres engagée dans la promotion de la citoyenneté des femmes, Monique Ilboudo a tenu plusieurs chroniques dans les journaux, dont *Féminin pluriel*, traitant de la situation des femmes au Burkina Faso. Elle a occupé des fonctions officielles à la promotion des droits humains (ministre, ambassadrice). Depuis 2015, elle a repris ses cours à l'université Thomas Sankara de Ouagadougou.

Monique Ilboudo est l'auteure de plusieurs livres qui ont contribué à lever des tabous liés aux traditions de son pays et plus largement à l'Afrique : *La mal de peau* ; *Droit de cité : être femme au Burkina Faso* ; *Murekatete* ; *Carrefour des veuves*.

En 1992, son premier roman, *Le mal de peau*, a reçu le **Prix national du Burkina Faso**. Son dernier roman, *Carrefour des veuves*, a été **finaliste du prix Orange du livre en Afrique 2021** et a récemment reçu le **Prix des Droits de l'Homme 2021, à titre étranger**.

La parole à Monique Ilboudo à travers des interviews, dans la cadre de la rentrée littéraire 2021 au Mali où Monique Ilboudo est la seule femme écrivain à recevoir une **mention spéciale** pour *Carrefour des veuves*, interview dans le magazine *Black Beauty Celebrities*, et son passage télévisé sur France 24, reçue par la journaliste Virginie Hertz dans *ActuElles*.

– Pouvez-vous nous résumer « Carrefour des veuves » et que voulez-vous montrer à travers votre plume ?

Monique Ilboudo : Dans ce livre, Tilaine venait tout juste de perdre son mari, Isma, tué par des djihadistes alors qu'il était en poste au nord du pays. Résolue à lutter contre la fatalité, Tilaine décide de créer une association pour venir en aide aux femmes victimes du terrorisme. Un jour, elle croisera le chemin de Noura, une petite fille qui va bouleverser sa vie. A travers ce récit poignant et sans concession de Tilaine, « **Carrefour des veuves** » apparaît comme un triangle de la mort de cette région du sahel où s'entremêlent confusément les conflits communautaires, le fléau djihadiste et l'impuissance des dirigeants de la région et du monde. Je veux montrer également à travers ce livre que les femmes du monde entier sont braves et déterminées.

– Comment les femmes peuvent-elles cultiver cette paix qui se trouve aujourd'hui presque perdue définitivement dans cette région du Sahel ?

Monique Ilboudo : Ce ne sont pas seulement les femmes qui doivent cultiver cette paix, sa recherche doit être commune. Je précise que les femmes doivent obligatoirement encourager cette paix car, quand il y a une guerre, ce sont-elles qui souffrent péniblement. Ce sont-elles qui ont les enfants, ce sont-elles qui ont plus de bagages au cas où le couple doit se déplacer. Maintenant qu'est-ce que les politiques doivent faire ? Pour avoir une paix pérenne partout dans le monde, il faut associer les femmes dans la prise des décisions à tous les niveaux tout comme les hommes. Que ça soit dans la politique, dans les programmes d'élaboration des projets, dans les associations, il faut une implication soutenue des femmes pour statuer sur des grandes décisions. Il ne faut pas ignorer la femme ou attendre que la guerre s'aggrave avant de demander aux femmes : Qu'est-ce que vous proposez ? Il serait trop tard. La femme peut penser, raisonner et proposer des solutions tout comme l'homme. Même les organisations mondiales, proposent toujours que les femmes soient associées aux différentes prises de décisions. C'est la raison pour laquelle, on demande aux femmes de s'intéresser à la politique.

-En dépit de la recherche de la paix dans un monde plongé au cœur du terrorisme, que doit-être encore l'une des priorités des écrivains en ce XXI ème siècle ?

Monique Ilboudo : c'est vrai que le monde entier notamment les pays du Sahel, sont submergés aujourd'hui par des attentats terroristes, mais les écrivains ont ce rôle de s'intéresser à d'autres maux de la société. Personnellement, je pense que l'un des rôles des écrivains surtout les femmes de plume doit rester et demeurer la promotion de la citoyenneté des femmes et la lutte contre les violences basées sur le genre.

Adama Sanogo

@Afribone

Maliactu – 17 mars 2021

CULTURE
LA RENTRÉE
LITTÉRAIRE
DU MALI



L'héritage du livre comme perspective du futur

La treizième édition de la rentrée littéraire du Mali s'est tenue en mars 2021 avec pour thème « Héritages en partage ». Une thématique riche d'activités et de réflexions autour de la littérature malienne, africaine et francophone. Des débats entre professionnels du livre, écrivains, étudiants et un large public sensibilisé tant à la littérature qu'au devenir de leur continent, la thématique choisie étant au cœur des préoccupations de l'événement désormais institutionnel.

Célébrer la littérature africaine tout en s'interrogeant aussi bien sur le circuit du livre (production et distribution) que sur les idées, des rencontres entre les auteurs et leur public, une initiative orchestrée par son directeur, Ibrabima Aya, fier d'avoir, à force de ténacité, institué l'événement littéraire incontournable du continent.

« Héritages en partage » a permis la confrontation des idées tournées vers la transmission générationnelle et des valeurs culturelles véhiculées à travers la littérature.



La cérémonie d'ouverture placée sous la présidence de la ministre de la Culture, de l'Artisanat et du Tourisme, madame Kadiatou Konaré



Ibrabima Aya, directeur de la rentrée littéraire

Monique Ilboudo

Khadi Hane et le doyen de l'Université

Ainsi, autour d'un fil rouge, l'hommage à Gisèle Halimi (avocate franco-tunisienne), le débat sur les femmes dans l'histoire des luttes a rappelé le rôle fondateur des femmes au Mali, particulièrement lors des crises politiques.

Animé par des femmes connues pour leur engagement dans la cause féminine, la Burkinabé Monique Ilboudo (femme de lettres, femme politique, avocate et grande militante des droits de l'homme) avec son nouveau roman *Carrefour des veuves*, la non moins engagée Sénégalaise Khadi Hane, auteure des *Fourmis dans la bouche*, Fathy Sidibé, belge d'origine malienne, auteure de *La Voix d'une rebelle*, et Françoise Vergès, politologue et militante féministe française, auteure d'*Un Féminisme décolonial*, ont partagé expériences et visions d'une Afrique où la femme est non seulement la mémoire et la gardienne des traditions, mais surtout un vecteur de luttes pour les libertés, le progrès et la paix, qui feront de l'Afrique le continent de toutes les richesses.

Françoise Vergès

LA VOIX D'UNE REBELLE



Eugène Ébodé et Cheick Oumar Sissoko

Autre fil rouge des conférences, les débats autour de l'emblématique Frantz Fanon (*Peau noire, masques blancs*) à l'occasion du soixantième anniversaire de sa disparition. Figure de la lutte anticolonialiste, inspirant le réalisateur algérien Hassane Meziane avec son film *Fanon hier, aujourd'hui*, donnant à débattre avec le réalisateur Cheick Oumar Sissoko, les écrivains Eugène Ébodé (*Brûlant était le regard de Picasso*), Anne-Sophie Stefanini (*Cette Inconnue*) et le Haïtien Makenzy Orcel (*L'Empereur*).

Redonnant à Fanon sa dimension africaine, au cœur du débat postcolonial actuel, aboutissant à une autre conférence menée par Eugène Ébodé, « l'État de nos États », au cours de laquelle l'auteur ne cache pas le long chemin à parcourir, soixante ans après les Indépendances.



Des éditeurs en quête de solutions

Enfin, des ateliers autour de l'édition et de la diffusion du livre en Afrique ont regroupé des représentants du Burkina Faso, de Côte d'Ivoire, du Gabon, de la Guinée Conakry, du Mali, du Niger, du Sénégal, du Togo, ainsi que Caroline Coutau, la directrice des éditions Zoé, et l'écrivaine Pascale Kramer, programmatrice du Salon du livre africain à Genève. Outre les problé-

matiques liées à l'absence de structuration des réseaux de diffusion, la question de la restitution du patrimoine intellectuel africain a été abordée à la Bibliothèque nationale. Un sujet brûlant inhérent à la cession des droits des écrivains africains publiés par l'Europe. Une problématique qui sera sans doute abordée lors des États généraux du livre francophone cet automne, à Tunis.



Remise des prix littéraires

C'est au musée de la Femme Muso Kunda (initié par Adame Ba Konaré, ancienne Première dame du Mali entre 1992 et 2002) que la remise des prix a clos cette semaine de rencontres littéraires.

- Le Prix Ahmed-Baba (l'un des plus importants d'Afrique) a été décerné à Khalil Diallo pour son roman *L'Odyssée des oubliés*, publié aux éditions L'Harmattan Sénégal. Un chèque de trois millions de francs CFA accompagne le prix, qu'il considère comme une « invitation à mieux faire » – oui, un prix littéraire sert surtout à ça, à encourager, à plus d'exigence – et qu'il dédie à tous les oubliés. On le sent, la jeunesse prend le relais de l'engagement !

- Le Prix Massa Makan Diabaté (réservé aux écrivains maliens) revient à Ibrahim Lanséni Coulibaly pour son livre *Le Poids du serment*, aux éditions Tombouctou, avec une dotation de deux millions de francs CFA. L'auteur ne faillit pas à sa fonction professorale en s'adressant à la jeune génération : « La meilleure façon de se cultiver, c'est de lire. Tant qu'on a des repères, on ne se perd pas. »

- Le Prix Union européenne du premier roman consacre *Le Livre d'Élias* d'Amadou Chab Touré, qui brosse le portrait d'une société malienne abasourdie par la crise. Une prime d'un million de francs CFA a été allouée au vainqueur citoyen malien.



Cette rentrée littéraire a montré la force d'une littérature africaine qui s'empare de sujets actuels et parle à une jeunesse désireuse de raconter son histoire par le prisme d'un héritage qu'elle revendique. On peut toutefois regretter qu'aucune femme n'ait été primée, à l'exception de la mention spéciale décernée au roman de Monique Ilboudo. Le lieu symbolique choisi, le musée de la Femme, aurait pu aiguiller le jury sur l'importance d'encourager la plume féminine et la liberté de l'écriture... •

CULTURE
LA RENTRÉE
LITTÉRAIRE
DU MALI

Carrefour des Veuves



Militante pour l'égalité des droits entre les femmes et les hommes, universitaire et écrivaine, Monique Ilboudo était l'invitée de la Rentrée littéraire du Mali. Elle n'a pas peur de se dire « féministe », et son dernier livre, *Carrefour des Veuves*, témoigne de ses engagements auprès des femmes, bien sûr, mais aussi pour une société à la dérive face au conflit sahélien et djihadiste.

Carrefour des Veuves, c'est le nom donné au Carrefour de l'Indépendance à Ouagadougou depuis que les femmes et les autorités s'y regroupent régulièrement pour rendre un dernier hommage aux soldats tués dans le pays et récupérer les cercueils.

Ce nouveau roman de Monique Ilboudo présente l'engagement d'une jeune Burkinabè devenue veuve à la suite d'un attentat djihadiste. Tilaine crée avec ses amies une association d'aide aux victimes des attentats, parcourant les camps de déplacées. Noura, adolescente victime du rigorisme de sa famille, demande à Tilaine d'être sa « mère de cœur » et de la soutenir dans son choix de poursuivre ses études – une responsabilité qui place Tilaine dans un univers de silence et de violence face à la liberté.

Le récit s'enracine dans la volonté de dénoncer les luttes quotidiennes d'une population subissant une situation explosive. Des femmes aux prises avec des événements qu'elles ne maîtrisent pas, mais qu'elles subissent au quotidien. « Elles s'appelaient Koumba..., Aïda..., Abata... Ce matin, comme tous les matins elles étaient allées à la pompe du village puiser de l'eau [...] La foudre allait sans doute leur tomber sur la tête, mais les femmes, épouses et mères pour la plupart, devaient faire face. »

Par son regard engagé de femme, Monique Ilboudo témoigne, à travers ses personnages, d'une réalité où la révolte se conjugue entre espoir et impuissance.

Un roman à l'écriture incisive qui interpelle la société et les politiques sur les drames de cette partie du Sahel, dont les échos ne nous parviennent que sous l'annonce de soldats tués, assassinés, et un récit doublé d'une démarche personnelle de catharsis en disant au monde sa propre révolte.

Nous l'avons rencontrée lors de la Rentrée littéraire au Mali.



Interview

Ce « Carrefour des Veuves » ne cesse d'augmenter au fil des mois. La littérature doit-elle permettre une prise de conscience ?

Monique Ilboudo : S'il faut attribuer des fonctions à la littérature, celle d'éveiller les consciences en est une, et pas des moindres. Mais je pense que l'art d'écrire est avant tout expression de liberté, besoin de crier pour exorciser ses démons, thérapie pour continuer la route.

Votre engagement est-il indissociable de vos activités politiques et citoyennes ?

M. I. : Écrire, déjà, chaque fois que ça déborde... et puis, de tous les points de vue que vous citez, faire de son mieux, servir de son mieux et transmettre. Se joindre à certaines actions collectives pour essayer de changer les choses plus rapidement. Dans tous les cas, ne jamais adopter une posture de spectatrice,

toujours s'interroger sur sa part de responsabilité et sa contribution pour faire avancer sa société.

Les thèmes abordés rejoignent « la tentation de la liberté »...

M. I. : Le danger du savoir, Noura l'explicite dans le texte : « *Plus tes yeux s'ouvrent, plus tu souffres.* » Mais elle préfère savoir malgré tout, plutôt que de demeurer dans une ignorance béate. Quant à la liberté, elle n'est, en effet, pas toujours facile à assumer, elle implique des responsabilités

Ce livre aurait pu avoir pour titre « La Bravoure des femmes » : Farida, Tilaine, l'activiste sénégalaise Ndeye Fatou, Noura, bien sûr...

M. I. : En effet. Mais c'est la souffrance des femmes avant leur résilience, leur courage qui m'ont touchée. C'est d'imaginer tous ces cœurs meurtris, toutes ces vies détruites qui m'a empêchée de dormir, qui m'a décidée à prendre la plume. Mais tout comme dans la vie réelle, je ne pouvais que rendre hommage à la bravoure des femmes. Parce qu'elles abdiquent rarement !

Malgré leurs différences, elles s'allient ?

M. I. : Leur force vient de ce qu'elles sont des femmes dans un contexte qui ne leur fait pas de cadeau. Être mères les oblige certainement plus à se ceindre les reins pour protéger leurs enfants du danger, mais c'est d'abord en tant que femmes qu'elles affrontent ces temps difficiles.

Votre narration va à l'essentiel. L'écriture est-elle aussi « action » ?

M. I. : Ce texte en particulier a été écrit dans une certaine urgence. C'était vital pour moi, d'abord.

Vous avez raison, il fallait aller vite.

Le besoin de secouer aussi, de réveiller nos consciences engourdies par tant de violence. La période était vraiment terrible et l'écriture a été un exutoire, une forme



de thérapie. Mais de façon générale, je m'astreins à une écriture simple, à trouver le mot juste. J'aime le style épuré, sans fioritures. Je n'y réussis pas toujours, mais c'est mon idéal.

Ce roman a reçu une mention spéciale lors de la Rentrée littéraire du Mali, il est parmi les finalistes du prix littéraire de la Fondation Orange. Vous êtes dans le jury du Prix des cinq continents de la francophonie... Outre la reconnaissance littéraire, en quoi est-ce important d'œuvrer pour la littérature, le livre en Afrique ?

M. I. : L'objectif premier, c'est de pouvoir nous raconter, raconter notre vision, nos rêves et nos cauchemars, nos vies, nos émotions... Les histoires qui nous racontent peuvent beaucoup apporter à la promotion du livre en Afrique. La culture de la lecture est en construction, et les écrivain(e)s africain(e)s doivent y contribuer. C'est important, la reconnaissance littéraire. L'audience qu'elle donne sert justement toutes les autres actions et interventions de l'auteur(e) dans sa société.

Quel retour pouvez-vous faire sur les conférences auxquelles vous avez participé ?

M. I. : J'ai été ravie de l'engouement des jeunes que j'ai rencontrés dans les lycées. J'espère que leurs enseignant(e)s sauront faire perdurer cet enthousiasme au-delà de la Rentrée littéraire. J'ai été aussi surprise et ravie qu'un temps ait été consacré à des débats autour de questions comme « Les femmes dans l'histoire des luttes », ou que des hommages aient été rendus à des écrivain(e)s et combattant(e)s célèbres, comme Frantz Fanon ou Gisèle Halimi. Le thème de la rentrée lui-même, « Héritages en partage », invitait à aller au-delà de nos textes pour mener une réflexion plus large.

Quelle image la jeunesse vous a-t-elle donnée ?

M. I. : Leurs difficultés et leurs rêves, à Bamako comme à Ouagadougou, sont les mêmes. Ce n'est pas facile pour leur génération, mais je pense que les défis qui sont les leurs sont à la hauteur des formidables opportunités, bouleversements technologiques... que l'époque leur offre. Au lieu de se lamenter, il faut foncer... •



Carrefour des Veuves, Monique Ilboudo, Éditions Les Lettres mouchetées, 15 €

« Elles s'appelaient Koumba..., Aïda..., Abata... Ce matin, comme tous les matins elles étaient allées à la pompe du village puiser de l'eau [...] La foudre allait sans doute leur tomber sur la tête, mais les femmes, épouses et mères pour la plupart, devaient faire face. »